Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 45 (1940-41)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chronique littéraire

par Jules-J. ROCHAT

L'Heure des Poètes. — « Malin Plaisir » (Jean Cuttat). « Les Ailes étendues » (Abbé Louis Bouellat). — « Ame au Vent » (Nino Nesi). — Nuit de Garde » (Henri Devain). — « Les Arts dans le Jura bernois et à Bienne », T. II (Gustave Amweg). — « Commynes et la Suisse ». — « Jeunesse virile » (Louis Burgener).

Nous n'avons jamais eu autant de poètes. Il ne se passe pas de semaine sans que l'on nous signale un nouveau recueil de vers. Il en a paru plusieurs dans le Jura au cours de l'année dernière : ceux de MM. Jean Cuttat, Louis Bouellat et Nino Nesi. Il en a paru d'autres au début de 1942, recueils dont nous vous entretiendrons dans notre prochaine chronique [1]).

Pourquoi tant de poètes tout à coup ?

C'est que nous vivons des temps bien faits pour exciter l'imagination des poètes, pour heurter leur sensibilité. Nous vivons des temps bien faits pour inciter les poètes à chanter. Frappés par tout ce qu'ils voient, émus, troublés par tout ce qu'ils entendent, les poètes, enthousiastes ou révoltés, pourraient-ils ne pas crier leur haine ou leur amour, pourraient-ils ne pas dire leur souffrance ou leur joie, pourraient-ils ne pas exprimer leur angoisse ou leur espérance ?

Les jeunes sont les plus émotifs, les plus prompts à s'enthousiasmer, donc les plus prompts à parler. Voilà pourquoi nous avons tant de poètes qui nous donnent aujourd'hui leurs premiers vers.

Mais ce n'est pas tout.

Nous vivons des temps difficiles. Or, c'est précisément en ces temps-là que nous avons besoin des poètes. Le chant des poètes berce notre tristesse, nous aide à la mieux supporter. Et puis, souvent, les poètes nous entraînent loin de la réalité. Ils nous conduisent dans un pays de rêve où, pour quelques instants, nous

---

1) Ce sont « Vers l'île » de Robert Simon, « L'espoir triomphant » d'Henriette Meyrat, « Vie fragmentée » de John Bringolf, « Poèmes du temps bleu » par Francis Bourquin, et deux plaquettes de Guy Brais.

pouvons oublier la guerre et ses horreurs. C'est donc nous-mêmes qui, dans une certaine mesure, incitons les poètes à écrire. Naguère, bien des hommes montraient du mépris pour ces rêveurs, ces êtres que l'on disait marcher dans les nuages ; aujourd'hui, notre besoin d'évasion nous les fait rechercher. L'intérêt que le public porte à leurs vers les pousse à chanter.

Les poètes sont aussi des voyants. C'est parce que nous savons qu'ils peuvent répondre à quelques-unes de nos questions, que nous les fréquentons avec plus d'assiduité quand les temps sont troublés. Nous allons à eux avec l'espoir qu'ils écarteront un peu pour nous le voile qui nous cache l'avenir, avec le désir qu'ils fortifieront notre courage et nous indiqueront la route à suivre. Souvent, cet espoir n'est pas déçu.

De poésie, nous en avons besoin en ces temps troublés. Nous en avons besoin et nous savons mieux, en ces heures douloureuses, l'apprécier.

Avant la guerre, bien des personnes n'ouvraient jamais un livre. D'autres se contentaient de romans. C'est que nos concitoyens se montraient, alors, extrêmement pressés. Ils n'avaient, disaient-ils, que peu de minutes à consacrer à leurs loisirs. Ils menaient une vie extraordinairement agitée. A peine avaient-ils quitté l'usine, la banque, le comptoir ou le bureau, qu'ils se précipitaient au café, au cinéma, au dancing ou au stade. S'il leur restait du temps pour lire — dans le train ou entre deux rendez-vous — ils prenaient un roman. Un roman ne demande souvent — il y a des exceptions — aucune concentration d'esprit, aucun effort intellectuel. Un roman policier peut être interrompu et repris sans que la lecture en souffre le moins du monde.

Il n'en est pas de même pour un recueil de poèmes. Des vers ne sont bien compris, ne sont aimés que s'ils sont lus lentement, que s'ils sont médités. Ils exigent des loisirs. Des loisirs, les hommes en avaient autrefois. Aussi les poètes étaient-ils fort appréciés au moyen âge ou à la Renaissance, au grand siècle comme au XVIIIme. Un poète, au temps des diligences, était aussi connu qu'un homme d'Etat. On m'a dit que mon arrière grand-père, paysan perdu dans une petite vallée jurassienne, avait la plus grande admiration pour Chateaubriand et Lamartine, et qu'il ne cessait de lire et relire les œuvres de ces deux grands écrivains. Ils furent certainement rares les paysans, les artisans qui, au temps de l'automobile, se passionnèrent pour les œuvres de Francis Jammes ou de Claudel. Dans ces années de l'entre-deux guerres, les poètes furent un peu considérés comme des êtres inutiles, encombrants, comme des parasites pour lesquels financiers et politiciens et tous ceux qui gravitaient autour de ces gens agités, n'avaient que du

mépris. Si, autrefois, les poètes furent aimés, ils ne le furent pas naguère.

Aimés, ils le sont aujourd'hui de nouveau. C'est que, depuis que nous manquons d'essence, donc depuis que les autos ont plus ou moins disparu ; c'est que, depuis que les restrictions, les frontières fermées ont rendu aux hommes quelques loisirs, nous avons de nouveau, de temps à autre, une soirée à consacrer à la lecture, à consacrer à la poésie. Car, encore une fois, pour goûter la poésie, il faut pouvoir déposer son livre, afin de se laisser aller au rêve ; il faut avoir du temps, afin de mieux saisir le rythme d'un vers, d'entendre l'écho qu'éveille une image.

Cela peut paraître surprenant : la guerre, l'horrible guerre, a fait naître des poètes, a suscité l'éclosion de nombreux poèmes. Espérons que, la paix revenue, nous resterons fidèles à ceux qui nous auront aidés à supporter par leurs chants ces années douloureuses.

*
* *

M. Jean Cuttat qui, en 1940, avait publié « Le Sang léger », nous a offert, en 1941, un nouveau recueil de vers : « Malin Plaisir » [1]). Ce recueil, de même que le « Sang léger », ne s'adresse pas au grand public. J'ai déjà dit, dans ma dernière chronique des « Actes », pourquoi les vers obscurs ne sont pas mon fait. Quand un poète a quelque chose à dire, pourquoi le chuchote-t-il à quelques initiés seulement ? Le message d'un poète devrait pouvoir être entendu par le grand nombre.

Il est aujourd'hui, je le sais, des personnes qui méprisent la poésie trop facile à comprendre. Elles croient les poèmes ésotériques supérieurs aux autres, parce que demandant plus de travail, de concentration d'esprit. Que ces personnes-là se détrompent : des poèmes clairs et qui semblent extrêmement faciles sont parfois le résultat d'un dur effort. La Fontaine a recommencé jusqu'à dix, douze fois, quelques-unes de ses fables les plus populaires. Mais, les vers ésotériques demanderaient-ils plus de travail que les autres, que cela ne voudrait rien dire du tout. Ce n'est pas parce qu'il a été conçu avec peine qu'un poème est bon. Le résultat seul compte et les poètes sibyllins ne sont pas seuls à avoir réussi de beaux vers.

Encore une fois, je regrette que Jean Cuttat ne s'adresse qu'à un public restreint, parce qu'il est vraiment poète, parce qu'il a quelque chose à dire et que je lui voudrais de nombreux lecteurs. Il est vrai que les vers de « Malin Plaisir » sont moins difficiles que ceux de « Sang léger ». Encore un pas vers la lumière et nous serons satisfaits.

---

1) Paru à Fribourg, à la Librairie de l'Université.

Voici le premier poème de « Malin Plaisir » :

Plaisir le plus pur et le pire,
Le goût de vivre, c'est pour moi !
Ah ! Je te presse dans les doigts
Beau fruit de mort et de sourire !

Déjà de mon piaffant poème
Je flatte l'aile et l'encolure ;
Fais la route avec moi, nature,
Car tout tient ensemble et je t'aime !

J'ai moissonné la grande gerbe,
J'ai bu mon soleil jusqu'au bout ;
Mourons vite, guéris de tout,
Comme un fruit mûr tombe dans l'herbe !

Jean Cuttat dit son plaisir de vivre, dit la joie que procurent l'amour, la beauté. Mais il dit aussi la pauvreté de ces joies terrestres, la fragilité de nos petits bonheurs et l'ardent désir que nous avons d'en connaître d'autres, l'ardent désir que nous avons de posséder la joie qui nous sera donnée après la mort. Aussi Jean Cuttat, qui montre un goût passionné de la vie, ne cache-t-il pas non plus, dans ses vers, l'attirance que la mort exerce parfois sur lui. Il aime les choses de la terre, il les aime dans ce qu'elles ont qui enrichit la vie, mais aussi dans ce qu'elles ont qui fait songer à la mort — à la mort qui donne un sens à la vie.

Les qualités que j'ai relevées dans le « Sang léger » se retrouvent dans « Malin Plaisir ». Les vers ont du rythme ; quelques-uns plaisent pour leur musicalité, pour les images inattendues que nous offrent certaines rencontres de mots. Il y a dans « Malin Plaisir » plus de sensibilité que dans « Le Sang léger ». Le poète y est moins loin de nous, plus humain. Le vers y est moins tendu, plus nuancé. Il y a, dans « Malin Plaisir », de l'émotion, un frémissement que l'on ne trouvait pas dans le premier recueil du poète jurassien.

Qu'on en juge par ce poème — « Sérénade en exil » — si émouvant, si lourd de sens et si beau de forme :

Vous qui portez une lumière
Parmi dépouille et pauvreté,
Voyez s'il demeure une pierre
Où mon cœur puisse reposer

Et vous, désormais sans patrie,
Mes sœurs d'amour aux fronts étroits,
Avec vos masques d'ironie
Et tant de bagues à vos doigts,

Nos sérénades sont finies...
Bon cœur, bon feu qui se souvient,
Entend comme il pleut dans les vies
Qui se désolent d'être au loin!

La plaquette, bien imprimée, présentée avec goût, est illustrée de trois beaux dessins de Paul-Albert Cuttat qui, comme son frère, a le goût du symbole.

*
* *

Parlant au Christ, M. l'abbé Louis Bouellat s'écrie:

Pour vivre les leçons de ta bouche entendues,
Par l'appui de ta grâce à chaque heure du jour
Mon âme veut garder les ailes étendues.

Ce sont donc des poèmes sacrés que nous offre M. l'abbé L. Bouellat dans « Les Ailes étendues » [1]). Le prêtre s'adresse à Jésus, à la Vierge Marie. Il évoque les fêtes chrétiennes. Il nous entraîne au Vorbourg:

O peuple du Jura, comme eux (nos pères)
Monte au Vorbourg à chaque aurore,
Pour y voir scintiller encore
L'Etoile des firmaments bleus.

M. l'abbé Bouellat nous fait voir le château de Porrentruy, l'humble village où s'exerce son ministère, le jardinet du presbytère. Il parle de la résurrection d'une église, il conte une légende. La guerre aussi l'inspire, le soldat aveugle, le soldat mourant.

« Les Ailes étendues » sont avant tout un recueil de morale chrétienne. Les poèmes du prêtre jurassien traduisent une foi profonde, intense. Ils nous disent la beauté, la charité du Créateur. Ils nous disent la grandeur de l'Eglise, le bonheur qu'elle nous offre. Le recueil de M. l'abbé Louis Bouellat est riche d'observations, riche d'expérience, riche d'idées et d'enseignement.

Les gens pieux liront « Les Ailes étendues » avec fruit, car ils y découvriront un écho de leur foi; avec plaisir aussi, car ils y trouveront des vers bien tournés; ceux-ci par exemple:

La rose est blanche,
Comme autrefois, au jour naissant;
Mais on voit des taches de sang
Quand on la penche
Avec amour entre ses doigts,
Comme autrefois.

---

1) Porrentruy, Les Editions de la Bonne Presse.

« Ame au vent » [1]) est le premier livre d'un jeune Biennois, M. Nino Nesi.

M. Nino Nesi n'est pas un versificateur expérimenté. Les critiques lui reprocheront d'avoir voulu faire de la poésie classique sans se soumettre toujours aux lois qui la régissent, de ne pas toujours exprimer avec assez de force, d'éclat, sa pensée, de ne pas mouler ses impressions, ses émotions, dans une forme suffisamment pure.

Mais nous pensons, nous, qu'il ne convient pas de se montrer trop sévère quand il s'agit de juger l'œuvre d'un jeune, surtout quand cette œuvre, qui ne manque pas d'intérêt, est née dans des conditions tout à fait spéciales.

M. Nino Nesi, qui exerce une profession manuelle, n'a pas eu beaucoup de temps à consacrer aux études, qu'il a poursuivies seul; il n'a eu souvent que ses soirées pour lire, écrire. D'autres, depuis longtemps, auraient jeté leurs bouquins au panier. Chez lui, l'amour pour les belles-lettres n'a fait que croître. Rien ne l'attire davantage que les livres. Mais, après une journée laborieuse, il ne peut leur consacrer que les quelques heures que d'autres donnent au repos. Ses vers, il ne les écrit que son travail terminé. Cet amour de la poésie ne rend-il pas le jeune Biennois fort sympathique ?

On comprend donc qu'il y ait quelques petites imperfections dans la forme des poèmes d'« Ame au Vent ». Mais, si M. Nino Nesi n'est pas encore un versificateur très habile, c'est un poète. Cela, personne ne pourra le contester. Il y a, dans « Ame au Vent », de l'émotion, de la sensibilité; il y a des idées. M. Nino Nesi, dans ses chants, a repris les thèmes éternels, qu'il développe à sa manière. Il parle de l'amour, de la vie qui nous apporte joie et tristesse; il chante la jeunesse. La jeunesse ?

C'est savoir rire dans les pleurs,
Caresser les fleurs et les songes,
Ne pas savoir que le mensonge
Prend souvent l'aspect du bonheur...

Les vers de M. Nino Nesi ont une sincérité qui nous touche, une fraîcheur, un charme qui nous réjouissent. Le poète a de charmantes images, de belles évocations, de judicieuses remarques.

La joie est un jouet qui très souvent se brise
Comme un rêve joli dans les doigts d'un enfant...

La vie est un cours d'eau suivant toujours sa route
Sans souci des remous qu'il engendre en nos cœurs...

---

2) Bienne, Les éditions du Chandelier.

M. Nino Nesi vient de faire un bon début. Avec le temps, son métier se perfectionnera. Avec la volonté que nous lui connaissons, avec l'enthousiasme qui l'anime, il fera encore des progrès. Nous attendons son prochain livre avec confiance.

*
* *

Le service militaire, les mobilisations prolongées continuent à inspirer nos écrivains. Cette année, c'est un soldat complémentaire, Henri Devain, qui nous parle de la garde que nos hommes montent à la frontière.

M. Henri Devain appartient au service de repérage et de signalisation des avions. C'est donc la vie de l'un de ces postes, la mission qu'ont à remplir les guetteurs, qu'évoque le soldat complémentaire dans la pièce qu'il a éditée et qui fut représentée « quelque part en Suisse » le 30 décembre 1940, à l'occasion de la fête de Noël d'un groupe de repérage [1]).

« Nuit de garde » nous transporte dans un poste où cinq guetteurs et leur sergent sont réunis. Les hommes parlent de leurs soucis, de la monotonie et de la longueur des heures qu'ils doivent vivre dans leur abri ; ils ont des moments de profond découragement ; mais, heureusement, l'un des leurs est là pour leur parler raison, pour leur montrer l'utilité de leur travail et leur rendre le sourire.

— Oh ! je conviens avec vous, dit le guetteur Charles, que notre existence n'est pas des plus amusante, ni des plus variée... Mais, au fond, nous ne sommes pas ici pour nous amuser et passer des vacances ! Notre travail est peut-être monotone, barbant, sans grandeur... Son utilité ne nous saute pas aux yeux...

Et pourtant ?...

Tout à l'heure, n'est-ce pas notre coup de téléphone qui a mis en branle les sirènes ? Parce que nous veillons, ceux de l'arrière peuvent dormir tranquilles ! Ils savent qu'ils seront avertis de tout passage d'avions suspects et qu'ils auront le temps de se mettre à l'abri...

Charles rappelle à ses camarades que les anciens Suisses avaient, eux aussi, leurs guetteurs. Ces guetteurs des Waldstætten, nous les voyons apparaître dans le second tableau de la pièce d'Henri Devain. Ce tableau nous reporte en 1315, à la veille de la bataille de Morgarten. Trois Schwytzois montent la garde auprès d'un gros monceau de bois. Eux aussi, ils disent leurs soucis, ils laissent paraître leur découragement puis leur espoir.

M. Henri Devain a eu raison de rappeler, à la fin de sa pièce, la leçon que nous donnent les anciens Confédérés. Nos ancêtres surent faire tous les sacrifices qu'on leur demandait pour con-

---

1) « Nuit de garde ». Croquis militaire en deux tableaux. Illustrations d'Albert Haeubi. En vente dans les librairies et chez l'auteur, à Plagne.

quérir la liberté, cette liberté qu'on nous demande, à nous soldats, guetteurs de 1939, de 1941, de 1942, de défendre. Si les hommes de 1315, pour ne parler que de ceux-là que met en scène M. H. Devain, n'avaient pas su oublier, au moment du danger, leurs préoccupations pour ne penser qu'à l'intérêt général, la Suisse n'existerait pas. Faisons comme eux, afin que vive le pays.

Dans la pièce de M. H. Devain, écrite dans une langue claire, précise, il y a de l'humour et de l'observation. « Nuit de garde » est d'une lecture agréable et réconfortante.

La brochure de M. H. Devain plaira tout particulièrement aux amateurs de théâtre. En Suisse romande, nous ne possédons guère de pièces militaires. En voici une qui sera certainement représentée avec succès.

*
* *

M. Gustave Amweg est un homme infatigable. A peine avait-il terminé le premier tome de son bel ouvrage sur « Les Arts dans le Jura bernois et à Bienne », qu'il se mettait au second. Celui-ci a paru en 1941 [1]). Il est tout aussi volumineux que le premier puisqu'il compte près de 500 pages in-quarto.

Dans ce tome second de son histoire des Arts dans le Jura bernois et à Bienne, M. Gustave Amweg traite des arts appliqués. Il passe de l'art du bois à celui du métal, de l'art du verre à celui du tissu. Il nous entretient du menuisier et de l'ébéniste, de l'orfèvre et du bijoutier, de l'horloger, du ferronnier, du fondeur, du potier d'étain ou de terre, du poêlier et du verrier, du peintre sur verre ou sur émail, du fabricant d'indiennes ou des dentellières.

L'auteur commence ses chapitres par une introduction donnant des indications générales sur la matière traitée. Il écrit ensuite de brèves considérations sur ces mêmes matières se rapportant au Jura bernois. Puis il établit la liste des objets fabriqués dans le pays. Le chapitre se termine par un dictionnaire biographique des ouvriers du genre.

Quel but s'est proposé M. Gustave Amweg? Le savant a voulu tout d'abord nous faire connaître tout ce qu'a produit notre coin de terre, tous les trésors que renferme notre petit pays. Ces trésors, parce qu'ils ne sont pas enfermés dans les musées, parce qu'ils vont de main en main, nous savons mal ce qu'ils sont. L'ouvrage de M. Amweg est donc une révélation. Nous sommes étonnés de nous voir si riches, de constater avec quelle patience, quelle ardeur travaillèrent nos ancêtres. M. Amweg nous apprend

---

1) Chez l'auteur, à Porrentruy.

aussi que nos ancêtres avaient du goût. C'est avec beaucoup de fierté que nous prenons connaissance de ce qu'ils nous ont laissé.

Oui, nous connaissons mal nos richesses, même celles qui sont exposées dans nos musées, même celles qui constituent les pièces les plus rares des collections étrangères. Sait-on, par exemple, que la crosse de saint Germain, fondateur de l'abbaye de Moutier-Grandval, au VIIme siècle, crosse que l'on peut voir actuellement en l'église de St-Marcel à Delémont, est la plus vieille du monde? Sait-on que la Bible de Moutier-Grandval, qui se trouve au muséum de Londres, possède une valeur inestimable? Sait-on que le célèbre retable d'or offert en l'an 1019 par l'empereur d'Allemagne Henri II à la cathédrale de Bâle, une pièce unique au monde par son antiquité, fut vendu par le Jurassien Theubet au musée de Cluny, à Paris, qui ne voudrait plus s'en défaire?

M. Gustave Amweg veut nous faire connaître ce qu'ont créé nos ancêtres, connaître nos richesses, celles qui nous restent et celles que nous n'avons pas su conserver. Il veut aussi nous faire comprendre la valeur des œuvres produites par nos artisans, nous les faire aimer afin que nous les respections et que nous cherchions à les retenir dans notre petit pays.

De plus, comme le dit M. Amweg, il serait regrettable que le nom des hommes qui, autrefois, aidèrent à faire le bon renom de notre petit coin de terre, se perdît.

Ces hommes, écrit l'auteur, étaient d'humbles artisans qui mettaient toute leur bonne volonté, tous leurs talents dans l'accomplissement de leur tâche journalière. Et d'abord, ils faisaient un long et minutieux apprentissage, sous la surveillance de patrons experts et sévères : les ordonnances rigoureuses rendues par nos souverains les assujettissaient à ces obligations fort sages, assurément. Puis, afin de se perfectionner, les compagnons partaient faire leur « Tour de France », travaillaient quelque temps là, apprenant quelques « tours de mains » qui les rendaient plus aptes à exercer un métier acquis dans des conditions fort pénibles, mais combien profitables. Puis, lorsqu'ils se sentaient suffisamment développés ou qu'ils avaient satisfait à leurs obligations, ils rentraient au pays où ils devaient encore exécuter un « chef-d'œuvre » prouvant leurs capacités. Enfin, après toutes ces épreuves, ils étaient admis, mais seulement alors, à la maîtrise. On a beaucoup médit des corporations d'autrefois qui, certes, étaient loin de constituer la perfection.

Mais, du moins avaient-elles cet avantage de faire apprendre aux jeunes gens leur métier et d'en faire des ouvriers capables.

Grâce à leur outillage perfectionné, nos artisans d'aujourd'hui travaillent avec plus de facilité que leurs devanciers. Mais ils n'ont pas moins de volonté qu'eux de réaliser de belles œuvres.

L'ouvrage de M. Gustave Amweg est d'un grand intérêt. Abondamment illustré — il possède 235 illustrations dans le texte et 15 planches en couleurs et en noir hors texte — il ne sera pas consulté par les savants seulement, par les chercheurs, les érudits, qui y trouveront une foule de renseignements précieux, il sera lu

par tous les Jurassiens, par tous les Suisses qui aiment leur terre et le bel héritage que nous ont laissé nos ancêtres, des artisans habiles, ingénieux, appliqués, patients, des artistes doués, beaucoup talentueux, quelques-uns même géniaux.

*
* *

Le Jura ne serait plus le Jura que nous connaissons si nous n'avions pas un livre d'histoire à vous présenter. Ce livre d'histoire, c'est un jeune Biennois qui l'a écrit, M. Louis Burgener, et cet ouvrage traite de Commynes et la Suisse [1]).

C'est une bien curieuse figure que ce Commynes, le célèbre mémorialiste, confident du Hardi, puis de Louis XI. D'origine flamande, Commynes fut, tout jeune, donné comme page au comte de Charolais, le futur Charles le Téméraire. Il fit la guerre avec son maître, assista à de nombreuses batailles. Le Hardi ne sut pas s'attacher l'homme précieux qu'était Commynes. Brutal, emporté, ses sautes d'humeur, ses gestes impatients, irréfléchis, révoltaient le seigneur flamand. Un jour, partant en chasse, le duc, trouvant que son conseiller, qui lui mettait ses éperons, était un peu lent, il se débarrassa de lui en lui envoyant un coup de talon en pleine figure. Un tel traitement n'était pas pour enchanter Commynes; aussi le seigneur flamand abandonna-t-il Charles le Téméraire quand l'occasion s'en présenta.

Ce fut à Péronne que Commynes apprit à connaître Louis XI. Intelligent, rusé, réfléchi, préférant les conversations, les « practiques » à la guerre, le roi de France était un prince au goût de Commynes. Aussi le seigneur flamand se laissa-t-il facilement convaincre par Louis XI qu'il serait beaucoup mieux traité à sa cour qu'à celle du Téméraire.

Le roi se montra d'une générosité peu commune pour son nouveau conseiller et chambellan. Nous ne savons pas très exactement quelles fonctions remplit l'historien flamand à la cour de France. Il était l'un des intimes de Louis XI; il recevait les ambassadeurs étrangers. Il semble aussi qu'il ait eu une place de secrétaire diplomatique et qu'il ait été le chef d'une espèce de service de renseignements.

La mort de Louis XI, en 1483, vit la fin de la grande fortune de Commynes. Sous la régence des Beaujeu, il fut enfermé, à Loches, dans l'une de ces cages de fer imaginées par son feu maître, puis, à Paris, à la conciergerie. Moins malheureux sous Charles VIII et sous Louis XII, il ne reprit cependant pas à la

---

1) « Commynes et la Suisse ». Préface de Paul-E. Martin, professeur à l'Université de Genève. Editions du Chandelier, Bienne.

cour la place qu'il avait eue sous Louis XI. Il mourut, dans ses terres, le 18 octobre 1511.

Commynes fut l'un des grands prosateurs français du XVme siècle. Esprit fin, délié, diplomate intelligent, rusé, confident de Charles le Téméraire et de Louis XI, mis au courant par ses maîtres de toutes les affaires importantes les concernant, il n'a pu que laisser des pages d'un extrême intérêt. Commynes nous donne de précieux détails sur son maître, sur Charles le Téméraire. Il nous donne aussi — et cela pique davantage notre curiosité — des indications intéressantes sur les guerres de Bourgogne et sur les campagnes d'Italie, où les Confédérés accomplirent des actions d'éclat, le fameux passage des Apennins, entre autres.

Mais que dit au juste Commynes des guerres de Bourgogne et d'Italie ? Cet observateur pénétrant, comment parle-t-il des Suisses ? Ce diplomate, cet écrivain, qui est l'une des plus grandes figures de l'histoire européenne, quelle opinion avait-il de nos ancêtres, des soldats confédérés qu'il a vu combattre ? A ces questions, M. Louis Burgener répond dans sa précieuse brochure.

L'étude de M. L. Burgener, écrit M. Paul-E. Martin, professeur à l'Université de Genève, dans la préface qu'il donne à l'ouvrage de l'historien biennois, « nous fait connaître les relations de l'auteur des « Mémoires » qui concernent la Suisse et les jugements qu'il porte sur notre pays. Là aussi elle rendra de bons services. Les historiens nationaux, plongés dans leurs recherches d'archives, ne doivent pas laisser de côté l'historiographie étrangère. Les témoignages qui nous viennent de l'extérieur sont particulièrement instructifs. Ils rendent compte de la figure que les Suisses ont fait dans le monde et sont autant d'éléments d'une saine critique ; ils élargissent nos conceptions et enrichissent nos idées. »

Le livre de M. Burgener est donc d'un grand intérêt. D'une lecture facile, l'œuvre du jeune historien biennois sera consultée avec fruit, non seulement par les personnes qui désirent mieux connaître Commynes, ce grand écrivain, mais encore par toutes celles qui portent quelque intérêt à notre passé, aux faits et gestes, aux aventures, aux expéditions des Suisses, qui furent — Commynes l'a dit — les meilleurs soldats qu'on puisse trouver.

*
* *

M. Louis Burgener a publié un autre livre encore à la fin de l'année dernière : « Jeunesse virile » [1]), qui s'adresse à tous les amis des sports, de la culture physique, mais avant tout aux éclaireurs.

---

1) « Jeunesse virile ». Avec une préface de Louis Blondel, chef des éclaireurs suisses. A Bienne, aux Editions du Chandelier.

Quand j'étais enfant, les éclaireurs n'étaient pas encore très nombreux en Suisse. Ils forment aujourd'hui une forte et splendide cohorte.

Pourquoi le mouvement s'est-il à ce point développé? C'est que nous avons fini par reconnaître l'excellence du sport, des exercices en plein air; or, les éclaireurs pratiquent précisément ce sport et tous leurs jeux sont des jeux de plein air.

De plus, le scoutisme ne cherche pas seulement à développer l'enfant physiquement; il ne s'occupe pas seulement de son corps, mais encore de son intelligence, de son âme. Le scoutisme est une école, l'une des meilleures écoles que nous possédions.

Les bienfaits du scoutisme, nous les avons constatés un peu partout, mais surtout lors de ces dernières mobilisations. Le jeune homme qui, étant enfant, a fait partie d'un groupe d'éclaireurs, possède du savoir-faire, de l'initiative; il est serviable, dévoué, franc. C'est que le scoutisme, selon ses statuts, cherche « à former des hommes courageux et loyaux, prêts à servir autrui et à servir leur pays. »

Bien que certains Etats se soient déjà intéressés au mouvement scout, il est encore trop peu de personnes qui savent qu'il est « un cadre d'éducation assez malléable pour s'adapter à chacun » qu'il est « une école où se forment de bons citoyens, des hommes sains et virils, des pères conscients de leur devoir, de véritables chrétiens ». C'est pourquoi nous sommes reconnaissants à M. Louis Burgener de nous avoir donné, dans « Jeunesse virile » un exposé complet du mouvement scout. Son ouvrage, richement illustré, bien documenté, qui renseigne exactement sur les buts du scoutisme, comble une lacune. Il paraît au bon moment, à l'heure même où chacun se demande quelle formation donner aux jeunes. Comme l'écrit très justement, dans la préface qu'il donne à « Jeunesse virile », M. Louis Blondel, chef des éclaireurs suisses: « A une époque où une meilleure formation du citoyen préoccupe particulièrement nos autorités et la population, il importe de souligner que le scoutisme est avant tout une école de civisme. Quels sont les moyens employés pour élever une jeunesse forte et virile, consciente de ses responsabilités, fidèle au pays et à ses traditions? » Tout cela, M. Louis Burgener le dit dans son ouvrage.

Le livre de M. Burgener rendra de grands services. Il s'adresse aux éclaireurs, qui veulent connaître la psychologie de leur mouvement. Mais il ne s'adresse pas qu'à ceux-ci. « Jeunesse virile » sera lu par toutes les personnes qui ont des enfants et qui se préoccupent de leur éducation, par les éducateurs, par tous les intellectuels qui tiennent à mieux comprendre l'une des meilleures écoles où se forme la jeunesse. L'ouvrage de M. Burgener est le premier du genre en Suisse romande. Jusqu'à maintenant, les per-

sonnes qui voulaient se renseigner sur le mouvement scout, devaient lire des livres français, belges ou anglais. Ils auront maintenant « Jeunesse virile », qui leur donnera une idée d'ensemble du scoutisme, tout en soulignant ses particularités suisses. Comme l'écrit encore M. Louis Blondel, dans sa préface, le livre de M. Louis Burgener permettra à chacun « de se rendre compte des détails, des programmes et des buts du scoutisme. Trop de gens encore ne connaissent que superficiellement l'activité scoute ou s'imaginent que ce n'est qu'un jeu d'enfant. Quand ils auront lu ces pages, ils pourront se rendre compte de l'importance de ce jeu, de sa valeur capitale pour l'avenir du pays. Certes, les éclaireurs ne croient pas qu'ils sont seuls à pouvoir éduquer les hommes de demain, mais ils osent prétendre que grâce à eux on pourra former une élite, des entraîneurs capables de donner une impulsion salutaire à toute la jeunesse suisse. »

M. Louis Burgener traite le sujet d'une manière nouvelle. Après avoir donné une vue d'ensemble du scoutisme, il dit en quoi ce mouvement est une école d'éducation physique, manuelle, une école d'éducation artistique, intellectuelle, nationale, morale et religieuse. Dans chacun des chapitres de son livre, M. Burgener nous fait voir la méthode du scoutisme chez les louveteaux, chez les éclaireurs et chez les routiers.

Le livre de M. Louis Burgener deviendra certainement l'un des livres de chevet de nos éclaireurs.